

La Terrasse

CRÉATION DU CARATINI JAZZ ENSEMBLE • FOCUS • musiques

LATINIDADES UN VOYAGE DANS LES SONS CARIBÉENS

GROS PLAN SUR LA NOUVELLE CRÉATION DE PATRICE CARATINI À LA COUPOLE-SCÈNE NATIONALE DE SÉNART PUIS AU THÉÂTRE DU ROND-POINT : UNE SÉRIE DE CONCERTS MÉTIS ENTRE AMÉRIQUES, AFRIQUE ET EUROPE. TOUJOURS CURIEUX DE L'HISTOIRE DES HOMMES ET DE LEURS MUSIQUES, LE CONTREBASSISTE ET CHEF D'ORCHESTRE, ENTOURÉ DES QUINZE MUSICIENS DE SON JAZZ ENSEMBLE ET AUTRES INVITÉS, PASSE AU CRIBLE DE SON ART LES DÉPLOIEMENTS DES LATINITÉS MUSICALES, EN ASSOCIANT LES PEUX FRAPPÉES CUBAINES AUX INSTRUMENTS DU JAZZ. DE L'ÉVOCACTION DES RACINES AFRO-EUROPÉENNES JUSQU'À UN RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN, LE CARATINI JAZZ ENSEMBLE DONNE SA DÉFINITION DE CE MÉTISSAGE TOUJOURS D'ACTUALITÉ. UN CONCERT EXPLORATOIRE, QUI DÉPASSE LES FRONTIÈRES DU LATIN JAZZ POUR INVENTER SES PROPRES RÉSONANCES.

entretien / PATRICE CARATINI

« UN DE MES CHAMPS D'ÉTUDE DE PRÉDILECTION : L'ÉVOLUTION ET LE MÉLANGE DES LANGAGES MUSICAUX »

D'où vous vient cette curiosité pour la musique cubaine et latine ?

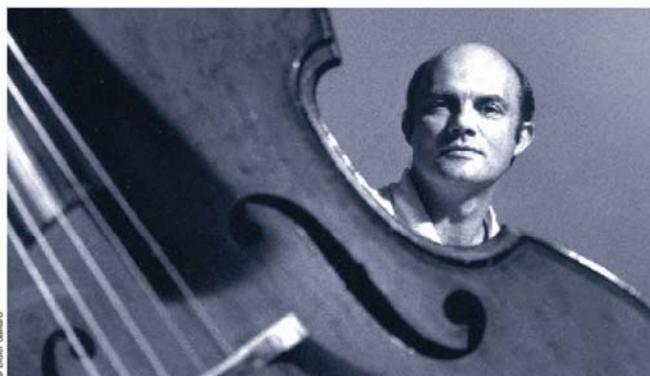
Patrice Caratini : Cela ne date pas d'hier ! Pendant quinze ans j'ai notamment joué en trio avec les Argentins Mosalini et Beytelmann. A Paris, nous avons la chance de pouvoir rencontrer nombre de musiciens latino-américains. J'aime me balader dans le champ des musiques populaires urbaines, qu'elles soient argentines, américaines ou cubaines, en premier lieu le jazz évidemment. Un de mes champs d'étude de prédilection : l'évolution et le mélange des langages musicaux qui aboutissent à de nouveaux langages créolisés. Ces répertoires proviennent de la rencontre de deux migrations américaines : la conquête de l'Ouest, et la traite des Noirs d'Afrique.

Comment s'est construit le programme de *Latinidades* ?

P. C. : Selon plusieurs axes. L'un a consisté à réorchestrer le travail que j'avais fait autour de l'Argentine, la pièce « *Zamba y Malambo* » d'Horacio Salgan écrite pour le trio en 93 et que nous n'avions jamais jouée en grande formation, ainsi que « *Los senderos que se bifurcan* » de Beytelmann, une pièce mouvante entre différentes latinités. Nous avons aussi exploré la rencontre du jazz et des percussions cubaines, comme les collaborations de Chano Pozo et Gillespie, Ray Baretto et Charlie Parker. Et puis il y aura deux compositions personnelles : nous reprendrons « *Antillas* », un voyage de la musique européenne vers la biguine jusqu'à la rumba, et une œuvre originale autour des tambours Batà, à l'origine tambours sacrés apparentés aux rites yorubas du Niger.

Il s'agit finalement d'une promenade très libre dans le monde latin...

P. C. : Depuis onze ans, le Caratini Jazz Ensemble



© Didier Gallard

ne marche que comme ça ! Nos choix sont liés à des affinités personnelles, des rencontres, des coups de cœur, des hasards... Au fur et à mesure se crée une identité : l'histoire de cet orchestre lui confère une unité sonore. Interprètes et orchestrations sont étroitement liés pour guider la lecture de la musique et créer un nouvel objet. Ce qui compte, c'est la manière de dérouler le concert, d'amener le public à voyager avec nous. Je ne sais pas à l'avance où nous allons, car le récit musical se construit avec tous ses interprètes.

Comment avez-vous rencontré les musiciens invités ?

P. C. : Il y a cinq ans, j'ai monté un Bal populaire avec l'Orchestre, et j'ai fait appel au percussionniste chilien Sebastian Quezada pour jouer ce qu'on appelle les « typiques » : mambo, cha-cha, bolero... Et pour *Latinidades*, il sera avec deux musiciens cubains : Javier Campos Martinez, maître incontesté des Batà, et « Mansfa » Rodri-

guez, un percussionniste cérébral et brillant. Pour comprendre le jeu des Batà, nous avons travaillé en atelier avec les trois percussions, la batterie, le piano, ma contrebasse, et un saxophone. Un vrai laboratoire d'expérimentations !

Le programme, d'une grande exigence musicale, doit toujours rester lisible pour le public...

P. C. : Jouer des Batà est compliqué, mais les

écouter est très simple. Une fois que les musiciens se sont compris, tout n'est plus qu'une question de respiration. Avec la percussion, le problème de lisibilité disparaît : c'est l'instrument populaire par excellence. Quelle que soit sa forme, tout le monde peut l'appréhender, surtout dans le registre des danses de village, qu'elles soient cubaines ou ardéchoises !

L'Ensemble garde un appétit énorme de nouveautés...

P. C. : C'est le parti pris de départ. Dès sa création, après avoir fait tant d'autres choses, je me suis entièrement consacré à l'Ensemble. Je veux

« *Interprètes et orchestrations sont étroitement liés pour guider la lecture de la musique et créer un nouvel objet.* » Patrice Caratini

développer suffisamment de propositions avec lui pour avoir le plus de possibilités de jouer, ce qui nous permet de ne jamais être dans la redondance. Et cela m'oblige à travailler car je suis un paresseux, j'ai besoin d'échéances ! Au fil des ans, nous avons cumulé une riche matière musicale et produit de nouvelles idées. On est en permanence de l'aventure, le risque. Un vrai travail musical de fond qui n'a pu se faire qu'avec le temps.

Propos recueillis par Vanessa Fara et Jean-Luc Caradec

LA TENTATION LATINE DU JAZZ

DÈS LES PREMIÈRES HEURES DU JAZZ, PLUS D'UN COMPOSITEUR A RELEVÉ LE SWING DE SES PARTITIONS D'ACCENTS LATINS. UN SIÈCLE PLUS TARD, ON NE COMPTE PLUS LES ESSAIS EN LA MATIÈRE. POUR LE MEILLEUR ET POUR DE RIRE AUSSI.

Jelly Roll Morton appelait ça « Spanish Tinge », un rien de musique caribéenne dans le gumbo du swing de La Nouvelle-Orléans. Et puis il y eut la jungle qui fit le bonheur des big bands des grandes villes du Nord, avec là encore ce qu'il faut d'épices importées d'Amérique du Sud : des faux airs de boléros, des drôles de mambos, l'apparition de chefs d'orchestre entre les deux univers comme Mario Bauza, et même une « Caravan » composée par Juan Tizol, l'alter ego de Duke Ellington.

LE JAZZ LATIN SE CONJUGUE AU PLURIEL DES SUBJECTIFS

Le temps de sortir de la guerre, et le jazz accouche d'une variation made in Barrio : le cubop, soit la rencontre entre le trompettiste Dizzy Gillespie et le

percussionniste Chano Pozzo, entre les harmoniques du bebop et les rythmiques de Cuba. L'histoire du latin jazz continuera de s'écrire au gré des affinités... Plus le temps passe, plus les connexions entre jazz et musiques latines se font nombreuses, en tout sens et sans interdit. Quoi de commun entre les escapades décapantes d'Hermeto Pascoal et la bossa veloutée de Stan Getz ? Quel rapport entre le jazz qui tanguait et chavirait de l'Argentin Gato Barbieri et celui qui fusionne tambours bata et esprit de Monk du Portoricain Jerry Gonzalez ? Quel lien entre le jazz soul de Mongo Santamaria et autre Patato et les partitions abstraites d'Egberto Gismonti ? Le latin jazz, une appellation qui à force d'enfler regroupe désormais tout et son contraire...

Jacques Denis

LES BATÀ VUS PAR SEBASTIAN QUEZADA

CE PERCUSSIONNISTE CHILIEN A CHOISI D'ÉTUDIER LE TAMBOUR BATÀ COMME UN ENTRE EN RELIGION, INITIÉ PAR LE MAÎTRE CUBAIN REGINO JIMENEZ.

« Les Batà forment un groupe de trois tambours qui accompagnent le culte vaudou cubain de la Santería, né en Afrique. Le petit Batà « Okolo » joue le temps fort, un « pattern » simple qui installe le rythme. Le medium « Itotele » et le gros « Iya » se partagent la mélodie en interaction continue. Ce

« *L'univers des tambours Batà est d'une richesse rythmique et mélodique surprenante* » Sebastian Quezada

trio joue jusqu'à 300 rythmes différents lors de rituels festifs qui finissent souvent en transe ! Au fil des ans, les joueurs de Batà ont osé basculer du sacré au profane en mettant les Batà sur scène. Des Batà sont alors nés d'autres musiques populaires dansantes : le sòn, la rumba... L'univers Batà est d'une richesse rythmique et mélodique surprenante. Patrice Caratini a choisi

une direction de création qui lui est propre en fonction des interprètes et de la thématique latine. Et il se donne du mal ! Des heures et des heures à créer et parfaire... On aurait pu boucler un programme de latin jazz lambda, avec une cloche, un petit rythme chaloupé au piano, une basse qui fait « pong-ping pong-ping » et quelques solos de percus... Mais Patrice veut faire voyager dans la poésie de « son » latin jazz. Quand il intègre les batàs à l'orchestre, il provoque avant tout une rencontre entre le trio et le Jazz Ensemble. Avec lui, on n'a pas travesti harmoniquement le folklore cubain : on fait chanter l'orchestre à sa façon sur des rythmes qui portent des mélodies, en partageant des idées. »

Propos recueillis par Vanessa Fara et Jean-Luc Caradec

CONCERTS

Vendredi 30 et samedi 31 janvier 2009 à la Coupole-Scène Nationale de Sénart à Combs-la-Ville (77).

Tél. 01 60 34 53 60. Places : de 15 à 21 €. Lundi 2 février au Théâtre du Rond-Point. Tél. 01 44 95 98 21.

Places : de 16 à 33 €. Et en tournée en France dès l'automne 2009.

Une coproduction Scène nationale de Sénart / Fontenay-en-Scènes / Actart 77 / Jazz Ensemble.

DISQUE

Après « De l'amour et du réel » en 2008, dernier album du Caratini Jazz Ensemble dédié à la chanson française, les trois dates de la Scène Nationale de Sénart et du Théâtre du Rond-Point seront enregistrées pour la sortie d'un album live, « *Latinidades* », dont la parution est prévue fin 2009 au Chant du Monde / Harmonia Mundi.

LATINIDADES



Latinidades c'est la nouvelle création de Caratini Jazz Ensemble. C'est une découverte qui va de la simple mélodie d'un boléro cubain aux improvisations les plus contemporaines. Cette formation de jazz joue une large gamme de rythmes et codes musicaux nés dans les Caraïbes comme le guaganco, le son, le boléro ou le jazz. Il s'agit d'un laboratoire musical d'orchestrations signées par Patrice Caratini évoquant les argentins Horacio Salgan et Gustavo Beytelmann, le cubain Chano Pozo mais aussi l'américain Dizzy Gillespie.

Ce nouveau programme réunit aussi les trois tambours de la famille des Batás, tambours à deux peaux utilisés au Nigeria et au Bénin par les Yorubas, lors de cérémonies religieuses. Soyez prêts pour un voyage avec 15 interprètes de haut niveau sur scène.

Le 30 et 31 janvier, à 20h30

Entrée : 15€ - 21€

Scène nationale de Sénart

Rue Jean-François Millet

77380 Combs La Ville

Tél 01 60 34 53 60

www.scenenationale-senart.com

Télérama

Sortir

Jazz

SÉLECTION CRITIQUE
PAR MICHEL CONTAT

PATRICE CARATINI LATINIDAD QUINTET

Le 21 jan., 21h, Baiser salé, 58, rue des Lombards, 1^{er}, 01-42-33-37-71. (22 €).

TT Les Django d'or sont célébrés au Baiser salé par le groupe Latinidad, que forme le contrebassiste Patrice Caratini en un nouveau projet qui mérite sûrement d'être découvert, vu la musicalité de son chef.



PATRICE CARATINI donnera la première, le 30 et 31 janvier, à la scène nationale de Sénart, de son nouveau répertoire, "Latinidades" pour lequel son Caratini Jazz Ensemble accueille trois spécialistes des tambours bata (Cuba). Au programme, des œuvres des compositeurs argentins Gustavo Beytelmann et Horacio Salgan, la reprise de *Tin Tin Deo* et *Manteca* de Dizzy Gillespie et Chano Pozo, et des pièces du contrebassiste d'inspiration afro-américaine.



LATIN JAZZ

CARATINI JAZZ ENSEMBLE

★ Patrice Caratini et ses quinze musiciens raffolent des concerts à thèmes, propres à débusquer les potentialités de leur big band affûté. Le dernier projet en cours plonge dans l'Amérique latine et tourne autour des musiques caraïbes et argentines. Rejoint par un trio de percussionnistes sur peau et métal, le Caratini Jazz Ensemble joue aussi Dizzy Gillespie, fieffé fêlé de rythmes regroupés sous le nom de salsa.

14-33 €. 20 h ce soir au Théâtre du Rond-Point, 2 bis, avenue Franklin-Roosevelt, 8^e. M° Franklin-Roosevelt. 01 44 95 98 21.



par Julien Delli Fiori
le dimanche de 22h10 à 0h

ascenseur pour le jazz

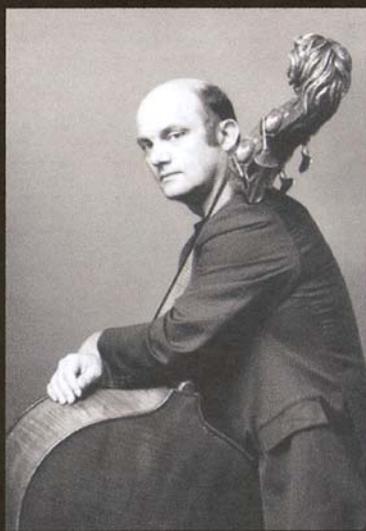


menu > présentation > émission > à venir > archives
> nous écrire > agenda

dimanche 25 janvier 2009

Sonnlegrain ! Sonnatronche ! Pilonnlahure ! L'Ascenseur embarque pour de la haute voltige. Départ sur gamme en sol et atterrissage en double croche. Que du swing !

Rendez-vous au club



. Avec son Jazz Ensemble fondé en 1997 et regroupant l'élite des musiciens français, **Patrice Caratini** s'attache à construire de nouveaux répertoires pour grand orchestre.

C'est le cas une fois de plus avec "Latinidades" qui sera créée vendredi et samedi prochains, les 30 et 31 janvier, sur la **Scène Nationale de Sénart**, à Combs-la-Ville, en Seine-et-Marne.

Et dès le lundi 2 février, le Caratini Jazz Ensemble se retrouvera au **Théâtre du Rond-Point** de Paris pour la troisième représentation de cette création qui réunira les 12 musiciens du Caratini Jazz Ensemble avec **les trois tambours Batas**.

Pour ceux d'entre vous qui ne pourraient pas se rendre à ces rendez-vous, une tournée plus ample est d'ores et déjà prévue pour l'automne 2009 et un CD est en préparation. Nous vous tiendrons au courant, bien évidemment.



Patrice Caratini invité de
l'émission **10' pour le dire**
le 30 janvier 2009



Patrice Caratini invité
du **20 heures de TSF**
pour présenter Latinidades
le 28 janvier 2009

Latinidades
Bons plans Jazzenda
le 2 février 2009

Actualidad Cultural

Artículo publicado el 17/02/2009 Última reactualización 17/02/2009 14:56 TU

En la Actualidad Cultural: Silvio Rodríguez presenta su cancionero en le Feria del Libro de La Habana; las autoridades mexicanas impiden la actividad de cazafortunas marítimos, y la visita a México de Anne Cartier-Bresson, conservadora fotográfica y sobrina del célebre fotógrafo.

→ Imprimir el artículo

→ Enviar el artículo

→ Enviar un comentario



Tapa del CD de Silvio Rodríguez.
(D.R.)

La Feria del libro de La Habana está este año dedicada a Chile. En ese marco, el conocido cantautor Silvio Rodríguez, presentó su cancionero, un poemario con más de 380 obras que resumen cuatro décadas de creación. Silvio Rodríguez ha sido uno de los voceros poéticos del régimen castrista y a la presentación de su libro asistió el ministro de Cultura Abel Prieto. Rodríguez explicó que muchas de las poesías presentes en el libro son inéditas. Más picante fue la presentación, fuera de la Feria, del libro "Boring Home" un libro de cuentos de Orlando Luis Pardo Lazo, que fue desprogramado, no por su contenido, según su autor, sino por su participación en diversos foros críticos. El libro fue presentado al público a las puertas mismas de la Feria en una impresión casera, un acto que no impidieron las autoridades cubanas. Normalmente

estos libros son presentados de manera más secreta, pero esta vez se hizo al aire libre, frente al recinto de los actos oficiales. "Boring Home" (Hogar Aburrido) puede leerse en Internet.

Cazadores de tesoro sin permiso. Las autoridades mexicanas negaron el permiso a la compañía norteamericana Odyssey para que busque un galeón español que se hundió frente a las costas de Campeche, en el Golfo de México. De acuerdo con un comunicado oficial del Instituto Nacional de Antropología e Historia, Odyssey, dedicada a rescatar tesoros submarinos, no cumple con la reglamentación para la investigación arqueológica en México. Sus buzos buscan los restos de la nave "Nuestra Señora del Juncal", que naufragó en 1631. Desde 1970 las autoridades mexicanas han negado permisos para la recuperación de embarcaciones porque casi todas tienen una finalidad de lucro, según informó un portavoz.

Conservación de la fotografía. La conservadora de fotografía Anne Cartier-Bresson, sobrina del célebre fotógrafo, estuvo en México dictando una serie de cursos y conferencias sobre el objeto fotográfico y su conservación. Para Anne Cartier-Bresson, es necesario saber conservar las fotografías en su calidad de objetos de arte, no sólo como imágenes (Escuchar la crónica de Verónica Romero desde México).



Ilustración del sitio Internet de Radio France para programas dedicados al fotógrafo Henri Cartier-Bresson (Francia 2008).
(© DR/RF/Laurence Courtois)

"Latinidades" es la nueva creación de Patrice Caratini y su orquesta de jazz. Del swing al bolero, del jazz al guaguancó, el malambo, la guajira o el son... El contrabajista y director de orquesta ha querido crear interacciones entre diferentes estilos. Con una pequeña orquesta de 15 músicos y algunas composiciones propias o de autores como Gustavo Beytelmann, Chano Pozo o Dizzy Gillespie, Patrice Caratini pone ritmo a su "Latinidad". Los percusionistas invitados son el chileno Sebastián Quezada, y los cubanos Javier Campos Martínez y Abraham Mansfaroll Rodríguez. "Latinidades" se ha estrenado en el Teatro du Rond-Point en París y, tras una gira por Francia, saldrá un disco el próximo otoño.

Entrevistados: Anne Cartie-Bresson, conservadora de fotografía; Patrice Caratini y Javier Campos Martínez, músicos de "Latinidades".

Entrevistas: Verónica Romero y Escarlata Sánchez.

Presentación: Enrique Atonal

Patrice Caratini

L'autodidacte

Son écriture pour le Onztet a marqué le renouveau du big band français dans les années 80. Depuis, il écrit d'une plume toujours plus savante mais jamais pédante. Il raconte son cheminement, de ses premiers orchestres New Orleans à son Jazz ensemble, en passant par l'orchestre de Maxime Le Forestier.

Propos recueillis par Thierry Quénium

JAZZ MAGAZINE. On ne sait pas grand-chose de vos débuts, mais j'imagine que vous n'avez pas commencé par la contrebasse ?

PATRICE CARATINI. Il y a toujours eu de la musique chez moi dans la mesure où ma grand-mère avait étudié le piano, rue de Madrid, à l'époque où Gabriel Fauré était directeur du conservatoire, et elle initiait les enfants à tour de rôle. Ça a été ma première approche de la musique, avant même les disques. Mais j'ai vraiment commencé à pratiquer, en amateur, à l'adolescence. Je passais mon temps l'oreille collée au poste à écouter entre autres « Pour ceux qui aiment le jazz » et je jouais un peu de guitare et de sax dans des groupes de lycéens qui animaient des soirées. Un jour, le bassiste d'une de ces formations a passé son bac et entamé des études de médecine, et je me suis retrouvé à prendre sa place de façon totalement intuitive, avec un instrument de location. À ce stade, je n'avais pas prévu de faire de la musique un métier. J'étais destiné aux études de lettres classiques : hypokhâgne, normale sup', l'enseignement ?

Qu'est-ce qui vous a détourné de cette voie royale ?

Les circonstances de la vie : mes parents ont divorcé et notre famille nombreuse s'est retrouvée dans une situation où il fallait songer à gagner sa vie. J'ai pris un travail à mi-temps tout en jouant dans des orchestres amateurs, dont la Swing Limited Corporation, qui existe toujours, et dont le pianiste était Claude Carrière. Il passait me prendre au boulot avec sa Dauphine et on allait aux gigs. Il y avait aussi pas mal d'orchestres New Orleans, dans le sillage des Haricots Rouges, et, comme j'avais une assez bonne oreille et un tempo correct, je jouais dans certaines de ces formations. Entre-temps j'avais abandonné les études pour une formation de libraire qui m'a amené à travailler deux ans aux PUF, place de la Sorbonne. J'étais donc aux premières loges en mai 68, et ça a eu un impact sur ma façon de voir les choses.

Dans quelle mesure ?

Au moment de passer mon diplôme de libraire je crois que le slogan « métré, boulot, dodo, y'en a marre » a agi. J'ai choisi la vie de musicien plutôt que la routine que je voyais quotidiennement

dans cette librairie où certains travaillaient depuis plus de vingt ans. En mai 68, j'avais aussi rencontré beaucoup de gens au cours de ce qui s'appelait alors des galas-débats. Notre groupe de jazz New Orleans y était souvent invité. À ces occasions, des artistes comme Raymond Devos ou Leny Escudero m'avaient demandé de les accompagner et je me suis petit à petit constitué une sorte de réseau. C'est ainsi que je suis devenu professionnel, me retrouvant un soir au caveau de la Huchette, un autre dans un concert organisé par Gérard Terronès.

Toujours sans autre formation que celle d'autodidacte ?

Pire : j'ai même enseigné le chant en école primaire sans autre diplôme que le bac ! Un truc délirant dont j'ai démissionné au bout de trois mois. En fait, vers la fin de mon séjour aux PUF j'avais commencé à prendre des cours avec un contrebassiste de l'orchestre de l'Opéra

et j'ai recommencé au bout d'un an avec Jacques Cazauran, un des deux plus grands professeurs de contrebasse à Paris. Depuis que je jouais à plein-temps, j'avais vraiment conscience qu'il me manquait beaucoup de choses. Cazauran adorait le jazz – je me souviens l'avoir vu se précipiter au Caméléon pour écouter Red Mitchell – et après un an de cours particuliers il m'a incité à m'inscrire au conservatoire de Versailles. C'est ainsi que j'ai obtenu un Premier Prix qui ne représentait pas grand-chose pour moi, vu que j'étais déjà dans le métier.

C'est-à-dire à jouer aussi bien du jazz, tous styles confondus, que de la variété ?

La première chose vraiment sérieuse que j'ai faite en jazz, c'est d'accompagner Mal Waldron au Gil's Club de Gérard Terronès. On y rencontrait Georges Arvanitas, Siegfried Kessler, Michel Graillier... C'était mon premier contact avec un Américain historique, un mythe en quelque sorte. Plus tard j'ai joué avec Slide Hampton au Chat qui pêche, puis nous sommes partis en tournée : un excellent souvenir. J'ai aussi fait partie du trio de Michel Roques, une formation assez rollinsienne où la basse avait une place importante à tenir, ce qui a été très formateur. Mais à l'époque il n'y avait pas beaucoup de bassistes et j'étais amené à faire des remplacements avec un peu tout le monde. ▶▶▶

« J'étais aux premières loges en mai 68 et ça a eu un impact sur ma façon de voir les choses. »

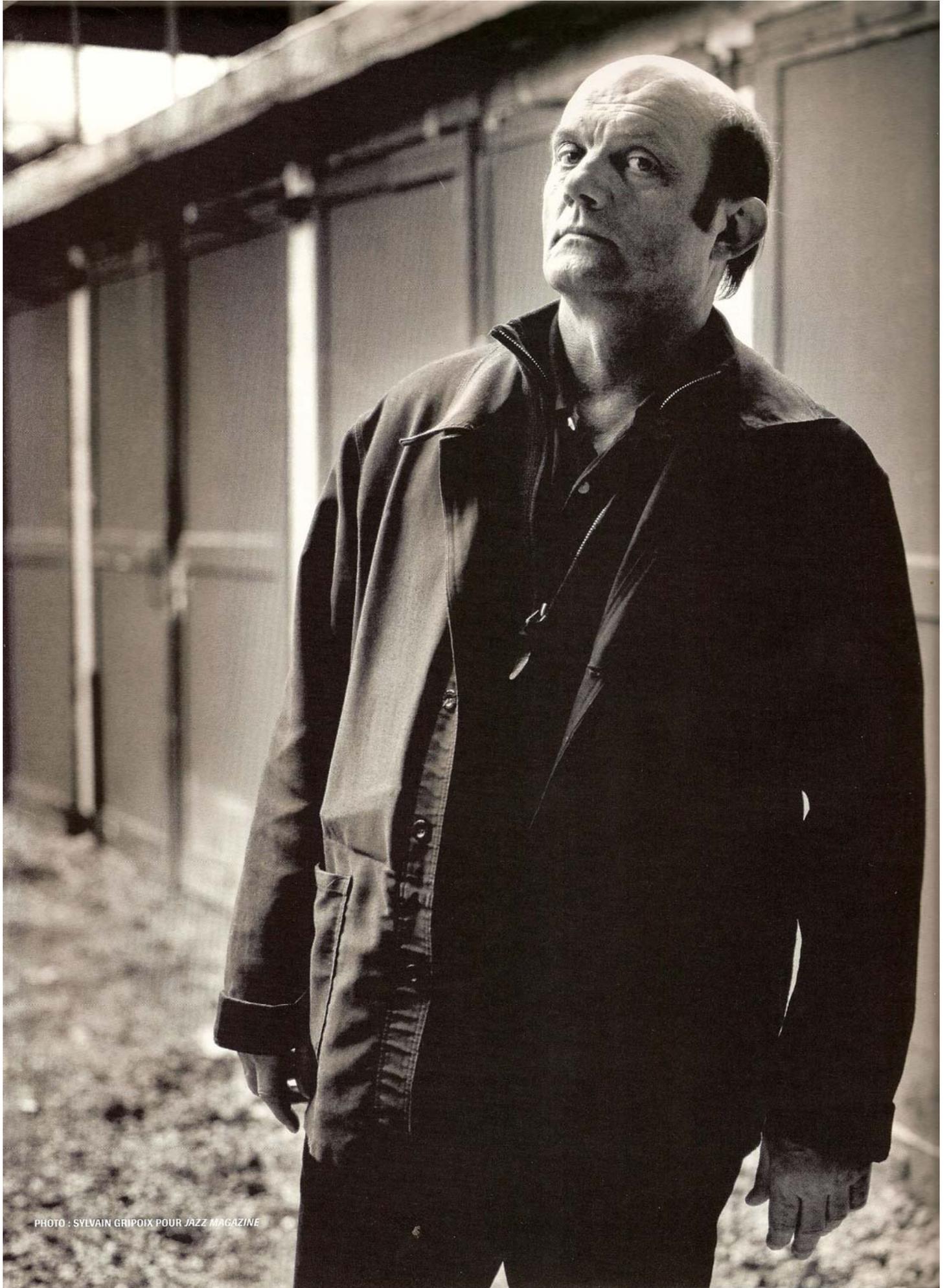


PHOTO : SYLVAIN GRIPOIX POUR JAZZ MAGAZINE

►►► **Aujourd'hui on imagine mal un musicien jouant à la fois du bop et du New Orleans. Je doute qu'on enseigne cette polyvalence dans les classes de jazz.**

C'est très dommage. Le New Orleans était une musique avec laquelle on gagnait bien sa vie car on était appelé pour les bals d'écoles et diverses autres manifestations. Même si c'est un langage riche et complexe, ça reste assez facile d'accès pour un contrebassiste. Par contre, ça donne une assise et ça m'a permis de rayonner vers d'autres musiques. La basse est avant tout un instrument d'accompagnement. Si l'on a une réputation de bon accompagnateur, on vous appelle, et comme c'était une époque assez insouciante où l'on ne cloisonnait pas nécessairement les styles...

De cet après-68, on connaît surtout votre longue collaboration avec Maxime Le Forestier ?

Je l'ai rencontré lors d'une émission de *France Culture* où le trio de Michel Roques était le groupe régulier. On accompagnait

Moustaki, Lavilliers... Puis Maxime m'a rappelé en 1970 ou 1971 pour une série de concerts à Marseille, et l'histoire a pu continuer pendant quatre ans dans la mesure où je lui avais demandé de ne pas organiser de tournées qui m'empêchent de continuer mes activités dans le jazz. Avec Maxime, j'ai mis un pied dans le business et commencé à écrire des arrangements. J'avais toujours un peu fait ça dans le jazz et ça me plaisait mais là, compte tenu du budget des maisons de disques, je pouvais utiliser des cordes, des bois... Parallèlement j'étais très demandé en tant que bassiste dans le milieu de la chanson rive-gauche : Caussimon, la bande à Barouh chez Sarahah... Mais, en 1976, j'ai commencé à trouver que tout cela prenait beaucoup de place et je n'avais pas envie de devenir un requin de studio. J'ai donc décidé de revenir vers le jazz. C'était une belle époque et je ne regrette pas d'avoir participé à tout ça. Maxime était un véritable musicien, et on a participé à des tas de spectacles pour les objecteurs de conscience, le Chili, contre Franco, etc.



PHOTO : SYLVAIN GRIPOIX POUR JAZZ MAGAZINE

C'est à la fin de cette époque que vous avez rencontré Marc Fosset?

Je le connaissais déjà, mais c'est à ce moment que notre duo a démarré, et ça a bien marché tout de suite. C'est là aussi que j'ai commencé à écrire ma propre musique, entre autres parce qu'à deux il fallait avoir un répertoire étendu pour tenir une soirée en club. On a également expérimenté sur les alliages sonores : pédales, archet... C'était donc beaucoup de travail et de répétitions. À cette époque a également commencé l'aventure du CIM. J'y ai remplacé Pierre Michelot comme prof de contrebasse. On apprenait à enseigner quasiment en même temps que les élèves apprenaient à jouer. Imaginez : le Real Book venait à peine d'arriver en France. Aujourd'hui, je suis très éloigné de l'enseignement et n'ai pas vraiment d'avis sur la façon dont les choses ont évolué, mais je constate que la possibilité de se former sur le tas existe de moins en moins. Il est évident que la disponibilité des sources est incomparablement plus élevée – et on ne peut que s'en réjouir – mais l'institutionnalisation, les diplômes, tout ça ne me semble pas servir à grand-chose et pourrait être remplacé par une bonne bouffe.

Votre site web montre que votre "petite entreprise" est remarquablement organisée, sans être institutionnalisée justement, mais on peut voir dans l'étendue de votre répertoire une volonté pédagogique qu'on trouve peu ailleurs : d'Armstrong à Solal en passant par Cole Porter...

Pour répondre à la première partie de cette question, j'ai monté le Onzitet en 1979 sans la moindre subvention, uniquement sur l'envie et la disponibilité des musiciens pour répéter et jouer et la mienne pour jouer, écrire, etc. Les seules entrées d'argent étaient les concerts, sauf une année où la ville de Paris nous a subventionnés. Depuis 1999 les grandes formations autres que l'ONJ reçoivent une aide, mais j'ai passé vingt ans à avoir un orchestre tout en maintenant le duo avec Fosset, le trio avec Juan José Mosalini et Gustavo Beytelmann, en jouant avec Marcel Azzola, Stéphane Grappelli, Martial Solal. En 1997, une partie de ces collaborations a cessé ou s'est mise en sommeil et j'ai décidé de monter l'ensemble actuel avec un projet inédit : concentrer tout mon travail sur ce nouvel orchestre, ce qui m'amène à répondre à la deuxième partie de votre question. Pour nourrir ce type de formation il faut un répertoire abondant. J'ai donc beaucoup écrit de façon à pouvoir proposer un programme nouveau tous les ans, des racines – Armstrong, ou la créolité – à aujourd'hui, c'est-à-dire la création qui provient des commandes faites à Marc Ducret, Zool Fleischer ou d'autres, ainsi que de ce que je compose moi-même. Cela implique aussi une réflexion sur les publics, et ce n'est pas un hasard si notre prochain disque est consacré à la chanson : j'aime ça, j'en écoute depuis tout petit et j'ai accompagné des chanteurs. Cet univers m'est proche, de même que le bal populaire qui figure aussi à notre programme.

Vous visez donc un public et des lieux bien plus larges que le réseau jazz stricto sensu.

On ne joue pratiquement pas dans les festivals de jazz, à commencer par Sons d'Hiver qui a lieu dans le 94, où j'habite et où l'orchestre répète ! Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ainsi : le vieil adage selon lequel nul n'est prophète en son pays, sans doute. Mais ne soyons pas négatif : l'Europa Jazz Festival du Mans m'a demandé de faire une tournée cette année, alors... En tout cas il faut bien admettre que

le free-jazz a fait fuir le grand public et une partie du public jazz d'il y a trente ou quarante ans. Dans l'après-68, j'avais beau me sentir proche de certains musiciens de free-jazz sur le plan social ou politique, je dois dire que musicalement ça m'a souvent laissé sur ma faim. Ça a aussi découragé le réseau des maisons de la culture et des gens du théâtre qui ont constaté que le public n'adhérerait pas et, plus de vingt ans après, on est en train d'essayer de remonter la pente. Pour mon ensemble, ça ne marche pas mal, avec une vingtaine de concerts par an, mais j'y consacre tout mon temps, y compris en ce qui concerne la partie administrative.

Une partie de ce temps, comme vous le disiez, est consacrée à l'écriture ?

C'est évidemment le cœur de l'histoire, et c'est un bonheur d'écrire pour des musiciens qu'on connaît bien et qui ont le niveau de ceux de l'orchestre. Cela nous ramène au répertoire : j'ai créé une offre très large en termes d'esthétique, ce qui est bon pour l'orchestre et permet aux responsables de lieux de diffusion d'avoir un choix important. Notre public est essentiellement celui des salles conventionnées et des scènes nationales. Pour celles-ci, la lisibilité de nos programmes facilite les choses et permet un travail de sensibilisation auprès du public. Ce type d'approche de la musique, je ne l'ai pas appris dans le jazz mais auprès des chanteurs et des gens de théâtre dans les années 70. Il y a donc une possibilité de s'ouvrir de ce côté-là si on a vraiment envie d'aller vers de nouveaux publics. Quand nous jouons le programme bal populaire, par exemple, ce qui ravit les gens c'est qu'ils n'ont jamais dansé sur

ces musiques avec un orchestre d'une telle qualité, et il arrive qu'on nous demande de revenir avec un de nos autres programmes non destiné à la danse. Je pense par contre que dans le jazz, aussi bien chez les décideurs institutionnels que chez certains musiciens, il existe une certaine paresse, une conception des choses en termes de territoires. Mais la rareté du Caratini Jazz Ensemble, dans certains lieux, est sans doute aussi due au fait que je me suis exprimé publiquement sur les réseaux ou sur l'opacité de certaines décisions, parce que je pense qu'on doit se mêler de la cité et du rapport de la musique à la ville. Dans ce domaine, les musiciens ont encore beaucoup de chemin à faire. ■

ces musiques avec un orchestre d'une telle qualité, et il arrive qu'on nous demande de revenir avec un de nos autres programmes non destiné à la danse. Je pense par contre que dans le jazz, aussi bien chez les décideurs institutionnels que chez certains musiciens, il existe une certaine paresse, une conception des choses en termes de territoires. Mais la rareté du Caratini Jazz Ensemble, dans certains lieux, est sans doute aussi due au fait que je me suis exprimé publiquement sur les réseaux ou sur l'opacité de certaines décisions, parce que je pense qu'on doit se mêler de la cité et du rapport de la musique à la ville. Dans ce domaine, les musiciens ont encore beaucoup de chemin à faire. ■

Concerts

De l'amour et du réel

- le 8 avril à Trelazé (l'Avant-Scène)
- le 9 à Cholet (Jardin de Verre)
- le 10 à Nantes (Pannonica, Salle Paul-Fort)
- le 11 à la Roche-sur-Yon (Auditorium)
- le 12 au Lude (Espace Ronsard)
- le 21 avril à Paris (Petit Journal Montparnasse)
- le 6 mai à Sablé-sur-Sarthe (Centre culturel Joël-Le-Theule)
- le 7 à la Ferté-Saint-Bernard (Salle Athéna)
- le 20 à Sète (Théâtre Molière, Scène Nationale).

Le Bal

- le 24 à Thoiry (Salle Polyvalente).
- Azzola/Caratini/Fosset
- le 26 avril à Lille.

Net www.caratini.com

Sélection

– Caratini Jazz Ensemble
"Darling Nelly Gray, Variations sur la musique de Louis Armstrong", Label Bleu/Harmonia Mundi.

"Anything Goes, les chansons de Cole Porter", Le Chant du Monde/Harmonia Mundi

"From the Ground", Le Chant du Monde/Harmonia Mundi

– Patrice Caratini Onzitet

"Hard Scores", Label Bleu/Harmonia Mundi

– Patrice Caratini dirige la musique d'André Hodeir

"Anna Livia Plurabelle", Label Bleu/Harmonia Mundi

– Azzola/Caratini/Fosset

"Trois temps pour bien faire", Le Chant du monde/Harmonia Mundi

« Ce n'est pas un hasard si notre prochain disque est consacré à la chanson. J'aime ça. »

Les dix ans du Caratini Jazz Ensemble

Au Café de la danse, les 3 et 4 novembre

Le contrebassiste et compositeur Patrice Caratini, né en 1946, fête dix ans de son Jazz Ensemble à Paris, au Café de la danse. Diriger déjà deux ans un big band (quatorze musiciens et chanteuses) tient de la gageure. Donc, dix ans...

Téléphoner, appeler, rassembler, répéter, payer, convoquer des électrons très libres, choisir les meilleurs, insister, persister, le pari est impossible. En dehors du très performant Orchestre national de jazz, quelques formations plus ou moins régulières tiennent le coup : de Claude Bolling à Martial Solal en passant par Gérard Badini. La Compagnie Lubat ou l'Arfi de Lyon (trente ans d'existence) relèvent d'une autre utopie.

Toutes méritent un étonnement sidéré. Les concerts viennent au coup par coup. Les membres d'un big band intermittent dépendent de carrières personnelles et d'obligations respectives. Les festivals détournent la tête. Maintenir un big band en état de route suppose trois vertus théologiques : le charisme personnel, la capacité d'écriture, l'envie patiente.

Contrebassiste recherché, Patrice Caratini – Chet Baker, Jenny Clarke, Dizzy Gillespie, Stéphane Grappelli, Lee Konitz, plus l'Afrique, les Antilles, le musette et la variété : Renaud, Moustaki, Maxime Le Forestier, Devos – a dans les doigts de quoi continuer « le métier » sans s'en faire. Seulement, ce qui l'intéresse, c'est l'impossible : la grande formation, en un temps où les puissants big bands étasuniens ont disparu (à part le Mingus Orchestra, auquel il

ressemble), ce qui l'intéresse, c'est la composition et le défi.

La curiosité, chez Caratini, tient moins à l'insistance qu'à la créativité. Non seulement il réunit des solistes d'exception, mais il les conduit avec la rigueur des grands ensembles et la liberté des petites formations. Comme les classiques ? Oui, mais sans la sécurité et la promesse de dates nombreuses et assurées.

Avec la danse

En fait, la question n'est pas là. Un concert du Caratini Jazz Ensemble n'est pas seulement la garantie d'une haute qualité (la moindre des choses). Chaque événement s'offre comme une fête des alliances sonores et de l'idée. La preuve ? Le dernier renoue avec une donnée historique de la formule, la danse.

Sans compter que les quatre programmes anniversaires proposent une histoire du jazz (de Django à Solal, de Louis Armstrong à Miles Davis en passant par la biguine) par un artiste qui a plongé dans tous les genres et styles avec un gai sérieux. Pas un touche-à-tout : un savant qui saurait continuer à jouer. Jouer quoi ? Des musiques. ■

FRANCIS MARMANDE

Café de la Danse. 5, passage Louis-Philippe, Paris-11^e. M^o Bastille. Tél. 01-47-00-57-59. Samedi 3 novembre, à 20 heures : « De Django à Solal » ; à 21 heures : « De l'amour et du réel » ; dimanche 4, à 18 heures : « De Louis Armstrong à la biguine » ; à 19 heures : « De Cole Porter à Miles Davis » ; à 21 heures : grand bal de clôture.

Les choix de l'Obs

Jazz

Caratini Jazz Ensemble

A peine les Grands Formats, association de vingt big bands français, vient-elle de lancer sa saison 2007-2008 (*grands-formats.com*) que le contrebassiste-compositeur Patrice Caratini célèbre les dix ans de son impeccable Jazz Ensemble, assemblage méticuleux de redoutables « pointures » (Rocheman, Leloup, Chevalier...) capables de

rendre toute la limpide complexité des partitions de Caratini. Qu'il s'agisse de ses propres compositions comme de ses fameuses évocations des univers de Louis Armstrong, Django Reinhardt, Miles Davis, Cole Porter ou Martial Solal, du bal populaire ou de la biguine, il les revisitera deux soirées durant, en compagnie de quelques invités dont la chanteuse Sara Lazarus, le pianiste Alain-Jean Marie ou le joueur de gwoka Roger Raspail.

B. L.

Le 3 novembre à 20 heures et le 4 à 18 heures avec un bal de clôture à 21 heures, Café de la Danse ; 01-47-00-57-59.



Patrice Caratini

Patrice Caratini célèbre son big band

JAZZ

Il fête ce week-end, à Paris, les dix ans de son « grand format » à la trajectoire exemplaire.

LONGTEMPS, on appela cela un big band. Depuis quelques années, on préfère en France parler de « grand format ». Mais la chose n'a pas changé : une douzaine au moins d'instrumentistes et un chef. Un chef ? Par exemple Patrice Caratini, contrebassiste aux états de service vertigineux qui, après avoir fait tourner un Onztet légendaire pendant des années, de festivals de jazz en disques de variétés, a créé en 1997 son Caratini Jazz Ensemble, qui trône aujourd'hui comme un des « grands formats » les plus créatifs et les plus actifs en France. Le 3 novembre à 20 heures et le 4 à 18 heures au Café de la danse, à Paris, il célèbre son dixième anniversaire avec un tour d'horizon de son répertoire, dans lequel se croisent Miles Davis et tango, Édith Piaf et la biguine...

« Le principe pour faire vivre un orchestre, c'est de le nourrir de musique, explique Patrice Caratini. Les deux premiers axes ont été les compositeurs français – le pro-

gramme De Django à Solal, puis Louis Armstrong. » Suivront Cole Porter, des commandes de festivals, des recherches avec des cordes ou un chœur, des incursions dans divers répertoires du passé... « Chaque année, trois mois d'écriture et aussi les commandes passées à des compositeurs – Marc Ducret, Bojan Z, Zool Fleischer ou des gens de l'orchestre comme David Chevallier. »

Défendre la musique de bal

Il aime aussi retrouver « l'ontologique, l'essentiel, avec la danse. J'ai monté un répertoire de bal : trois heures de danse avec des titres classiques, Just a gigolo et Besame mucho, mais aussi du tango, du paso, du jazz, du typique, du rock. L'idée est de défendre la musique de bal avec les mêmes musiciens qui défendent la création. C'est aussi un travail sur le public : on déplace les lignes, on rassure, on familiarise les gens à l'orchestre de jazz, s'ils sont un peu intimidés par le cadre dans lequel on joue d'habitude. Après tout, Ellington et Basie ont fait des thés dansants toute leur vie. Mais la jeune génération dans l'orchestre, les musiciens qui ont 30 ans, n'ont pas connu une piste de dan-

se qui se remplit quand on commence un morceau – une chose vraiment forte. » Dimanche à 21 heures, ce bal clôturera le week-end d'anniversaire du Caratini Jazz Ensemble.

Au bout de dix ans, le chemin parcouru est imposant : un répertoire de cent cinquante titres, trois albums parus. Le quatrième album sera enregistré en public, début décembre à Brest. « Un travail sur une quinzaine de chansons réalistes, de Gounod et Richepin à Prévert et Kosma, en passant par La Vipère du trottoir, Mon homme, Les Goélands... » Après l'enregistrement, cette création sur la chanson française, avec Hildegard Wanzlawe au chant, tournera au printemps prochain.

Et l'économie ? « Je suis parti sans aucune subvention. Depuis quelques années, le ministère bouge un peu. C'est un ballon d'oxygène : on arrive à un minimum de dignité sociale et économique. » Alors qu'il va bientôt entrer dans la génération des aînés sur ce secteur, il contredit l'idée généralement répandue d'une catastrophe économique pour les big bands en France. « La situation des grandes formations n'est pas pire. Il y a

même un léger mieux. » Il se souvient de ses années de jeune musicien des années 1970 qui intégrait, tous les jeudis soirs au Gibus, le big band de Claude Cagnasso. « Je ne touchais rien du tout. C'était seulement pour l'amour de la musique. » Aujourd'hui, à 60 ans, il devient peu à peu un des aînés de la scène jazz française, toujours aussi actif (programmes sur www.caratini.com) et toujours porté par une candeur gourmande : « Un orchestre ? Il y a du monde sur scène. Forcément la fête. »

BERTRAND DICALÈ

■ Les 3 et 4 novembre au Café de la Danse. Tél. : 01 47 00 57 59.